

Le journalisme est le modèle absolu de cette ordonnance parfaite du monde informant-travaillant s'engageant vers une cohérence toujours plus grande, plus rapidement, toujours plus opaque et comparimentée.

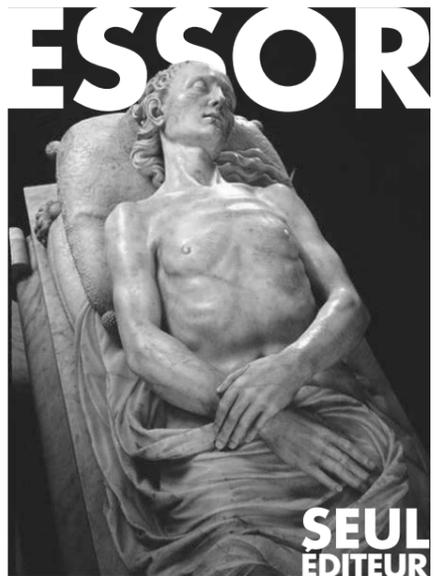
À cette occurrence correspond cependant, à l'inverse, une activité strictement non professionnelle et non lucrative, à laquelle le monde du travail, de façon symétrique, est un apport hors de tout contexte économique. Ne pas travailler du tout en vue de la rentabilité pour certains, très peu, fait basculer les moments où ceux-ci se procurent de l'argent dans une perte financière. Les fonds engagés dans cette énergie le sont en tant que pur gaspillage. Nous ne parlons pas des choses qui « investissent » dans leur future rentabilité; nous évoquons que l'inutilité définitive entièrement désengagée du monde journal (le monde des médias) au détriment duquel se développent des partis alors diamétralement opposés. C'est ce que nous faisons. À nos yeux la taille apparemment gigantesque du monde public se réduit à la taille de sa variété effective qui est proche de la nullité. Malgré le discours et l'aspect de la diversité décrits qui sont propres au journalisme, ce concert, cet unisson du public est un mouchoir de poche qui semble énorme par les dimensions du nombre d'êtres et de choses, par les distances et les poids, mais minuscules par l'absence de disparité qu'il est capable de prendre en compte.

En regard de cette immensité toute petite, la taille infime de quelques-uns est cosmique. Cette importance est occulte. Elle n'a pas même besoin de se dissimuler puisqu'elle ne saurait se voir : les attentions se portent sur d'autres dimensions volantes, et cela de part et d'autre.

Nos efforts et ceux d'autres s'accomplissent sans difficulté, sans encombre, sans adversité, puisqu'ils ne rivalisent pas avec une concurrence qui se concentrerait sur les mêmes points. Des flux s'accroissent, se compénétrant sans se nuire ni se mêler, en signifiant, chacun à leur affaire, virevoltant, comme les couleurs d'un papier à la cuve ne se mélangent jamais.

La vie sociale devient fluide et indifférente, pacifiée. C'est le moment d'une réussite éblouissante et d'un passage, extasié.

Publicité



PROCRASTINATION

Nous voulons l'accomplissement, l'achèvement. En cela, le monde nous dédaigne. Si ce n'est que de finir, c'est trop facile, semble-t-il nous dire, le monde. C'est continuer, attermer, trouver des solutions pour remettre à plus tard, qui est ingénieux, superbe, profitable, intelligent. Il faut aiguïser les frustrations, décevoir, renvoyer toujours et encore à une case départ s'appuyant sur le fantasme dérisoire d'un prétendu retour éternel...

Nous, nous voulons la fin qui est un bien autre éternel retour. Bien finir est d'une autre difficulté. Méprisé sans doute, comme on dit que le suicide est une solution de facilité! Il faut se battre, survivre, retomber dans les mêmes salles d'attente, vivre d'espoirs insensés et dérisoires, toute la romance en toile ne vit que sur de tels poncifs désemparés et papillonnants, tenant tout en la bonne garde de l'impossible, du perpétuellement différé et du c'est-come-ça. On reconnaît l'univers du tox et du demain-j'arrête.

Mais qu'y a-t-il de plus méprisable, aux yeux même du sens le plus commun, que de remettre au lendemain? Terminer ce qui est passé est la seule chose saine. Seuls des commerçants inquiets de « réaliser » leurs investissements sans limite, peuvent s'inquiéter de l'ultime et de l'ouverture qui découle de lui. Car notre fin n'est qu'un autre départ, qui ne peut s'élaner que sur des ruines conscientes et observées.

LA DOLCE MORTE

Malgré son pseudonyme abrupt, Violante Claire est tout sauf l'écrivain de la terreur et de la brutalité. Aussi, ses thèmes lugubres et morbides n'ont pas non plus l'intention de faire de la mort un objet d'horreur et ses histoires ne sont pas des romans d'épouvante. Tout au contraire il faut les regarder dans l'espace textuel qui leur est propre.

L'espace d'un texte est ce qu'on appelle vulgairement le style. Tout écrivain véritable a son espace à lui, son architecture intérieure; c'est un air, une couleur, des dimensions, un volume, un poumon, une respiration, pneuma, l'âme. Le sentiment emplit cet espace d'une présence très personnelle, parfois. Chez Claire c'est remarquable. Tout s'est essentialisé, abstrait pour ne plus laisser que ce caractère, le plus puissant d'entre tous, cette ampleur vibrante, une consistance transparente, impalpable mais grandiose.

Qu'on se demande un instant chez qui on trouvera une pareille densité d'être, une nudité des mots et des phrases qui ouvre un champ si particulier. Bien sûr tous ont leur petite musique, leur couleur. Mais cette hauteur sans plafond, ces lointains plombés de cieux gris comme chargés d'une menace presque incolore, cette atmosphère de dépouillement où la richesse éclate en plein éblouissement sans ombre, supportée par un calme vocabulaire, éthique sans être maigre, n'est que de Claire.

Et malgré les visions sinistres et noires, la tristesse qui étrangle jusqu'aux larmes dans la gorge parfois, c'est la joie, l'exaltation et l'accueil le plus tendre de la mort qui se manifestent. Cette paix intérieure à grande échelle, à grand spectacle même, on se demande parfois si le cinéma ne pourrait pas la rendre; il y faudrait beaucoup de ciel, du presque noir et blanc où les couleurs pourtant fulgurant comme aux prémices de l'orage, beaucoup de silence et de frénésie aussi soudaines qu'inutiles. Mais le cinéma



“Rien qu'un signe.”

considérées, reconnues et acceptées, non pas ensevelies sans égard ni conclusion. Conclure, cette chose si prosaïque, sinon dans la panique et la précipitation de la terreur où on casse et jette tout, est toute la question, celle qui demande calme et concentration.



ne nous a pas habitués à rendre de telles ambiances avec cette même profondeur que le texte auquel le rêve, l'imagination sont les meilleurs cinéastes, et le public un mal qui n'a alors pas à s'endurer.

On aura donc tort de voir chez Claire (et chez d'autres comme Lovecraft ou Kafka peut-être, qu'on rapproche souvent d'elle sans autre raison qu'une certaine parenté du souffle d'évocation) un festival de la terreur par la littérature. D'ailleurs pas de littérature, la restitution active de choses vues, senties, entendues, perçues et rendues sans intermédiaire.

LE GEOURNAL
PUBLICATION OFFICIELLE DE LA PENSÉE JOURNALISTE
le geournal est une publication des presses de lassitude.

INFO@LASSITUDE.FR
LASSITUDE.FR
GRATUIT FRANCE 2015 - XI



PUBLICATION OFFICIELLE DE LA PENSÉE JOURNALISTE

TERREUR COMMUNICATIVE

La terreur par la communication est l'usage d'un phénomène, la peur contagieuse, la panique par contamination. Vous sentez déjà des doigts glacés et durs qui se referment sur votre gorge... qui commencent à serter... vous palpez cette main, remontez fiévreusement sur le bras, l'épaule qui vous étreignent... vous passez la main sur le visage de votre agresseur alors même qu'une main vous effleure le vôtre... c'est votre propre main! La terreur est ce que la presse inspire professionnellement. Un journaliste est un pro de la terreur. Nous y collaborons naturellement en tant que publication officielle de la pensée journal. Bienvenue dans le train fantôme du tout-vrai-puisqu'on-vous-le-dit. Mais le lecteur qui se fait peur, c'est bien vous. Ce numéro du Geournal va vous plonger dans des sueurs froides. Bonne baignade.

Par Oscar Céral
de la revue JUSTICE

L'action du journalisme vise toujours à abattre la résistance la plus forte à la persuasion. Aussi fait-il usage des arguments les plus violents, les plus terrifiants, ceux à même d'emporter l'adhésion paniquée du plus grand nombre.

Ainsi voit-on paraître les nouvelles les plus accablantes, les plus alarmistes, les plus inquiétantes; celles qui voudraient rassurer semblent les moins crédibles. Les annonces quotidiennes font vivre dans l'empire du pire.

Mais parmi ceux qui souffrent de cette incroyable force de frappe déchainée, sont des gens plus émotifs, plus délicats que cette puissance nécessaire à la pénétration générale affecte trop profondément, jusqu'à se figurer un monde horrifiant, basculant dans un effroyable abîme de rivalités préhistoriques et d'abominables conséquences sans fond.

Qu'on regarde ce que certains de nos plus brillants penseurs ont pu ressentir du destin du monde au contact de la presse, et l'on aura un tableau du crime publicitaire (qu'on appelle cette responsabilité journal. journalist. ou médiatique, c'est la même). Faut-il lancer l'anathème sur ce terrorisme et le faire abdiquer? Mais par quelle ressource aurait-on une telle influence sur un système implanté comme une manne économique (implicitement, il faut se jeter dans les magasins pour acheter ce que l'avenir ne proposera peut-être bientôt plus) et un moyen de coercition très naturel, contenant le treppe dans l'angoisse du lendemain, la peur du gendarme, la frayeur de choses que son imagination toujours hantée par des superstitions antédiluviennes lui représente comme dangereuses, éternellement menaçantes et épouvantables?

Bien au contraire il faut renforcer ce moyen magique de couper bras et jambes à une masse obnubilée par les plus bas vœux, mais en protégeant les êtres sensibles et méditatifs qui volent plus loin que le bout de leur nez, que ces raïales, ces bombardements de descriptions étiarantes rendent plus ou moins tous ou désespérés. Il faut que ces nouvelles deviennent toujours elles-mêmes plus folles et invraisemblables pour faire rire les gens un peu sensés qui ne pourront plus y accorder le moindre crédit. Il faut parvenir à couper intégralement les penseurs de tout contact avec l'actua-aliée, cette présensification hystérique qui n'a de sens que pour des cerveaux détruits, naissant dans des fantasmes détachés de toute logique profonde, faisant basculer le sens commun dans la plus aliolée des déraisons, en ayant l'air d'être au comble du raisonnable.

Finalement nous décrivons la situation actuelle. Schopenhauer, Nietzsche, Heidegger, aujourd'hui ne prendraient plus « les nouvelles », projet constant de décerveau, ne relatant que les progrès de celui-ci. Cette actualité ne vaut en effet qu'en tant que reflet de son influence sur les masses, et le retour que ces masses engendrent en réaction. Le lecteur ne consulte que la montée de sa propre démenche, qu'il exige toujours à des degrés supérieurs. Ces penseurs ne seraient plus la proie d'un désordre irrépressible à l'idée des conflits planétaires ou des avancées de la science, parce que, comme tout ce qui pense aujourd'hui, ils n'oublieraient plus que rien de tout cela « n'existe » au delà d'une terreur grandissante orchestrée par elle-même.

Le monde de la terreur communicatrice, cette peur très communicative qui se transmet comme une onde dans le troupeau générant la panique, se rétrécit et, malgré l'ampleur toujours grandissante des cellules qui s'y rattachent, devient microscopique en terme de dimension spirituelle. Ce monde sans profondeur, longueur ni largeur, conduit une destruction en masse, évidente conséquence de la terreur de la destruction de masse. La liaison par les moyens de télétransmission va permettre la propagation de signaux d'horreur sans précédent et c'est à cela que nous travaillons désormais, puisque ce réseau-là attend la forme esthétique qui le fera résonner dans toute la capacité de sa force d'amplification.

Pour l'instant n'y circulent que des signaux bénins par rapport à ce qui peut être envisagé en terme de terreur communiquée.

L'organisation de l'A. R. T. (Art. Religion. Terreur) peu encline à la méchanceté gratuite malgré sa haine bien naturelle du treppe, travaille à la production de signes forts mais peu destructeurs. Du Jeu, de l'invention, de la création – bref, de l'art au sens oublié du terme mais qui revient dans toute sa splendeur et sa nécessité : le porte-voix toujours techniquement amélioré est symétriquement toujours plus démuné de quelque chose à y faire passer. Nous sommes là pour ça, et pas pour imposer notre famille, notre parti, nos idées, etc. Juste pour répondre à un inévitable triomphe de l'esprit sur tout, attendu par tous.

Seule cette création quelque peu maîtrisée permettra d'éviter qu'un grand cataclysme se propage par tous les tuyaux. Nous qui ne croyons pas à la terreur journal. (au delà de ses effets de terreur très surréalistes) sommes les prophètes débonnaires d'un monde surhumain pacifié bien qu'endiablé – par le truchement de presque rien, rien qu'un signe.



RIEN DE NEUF

Les médias font régner, à l'instigation de leur public qui l'exige, un climat de malheur et de désolation, de tristesse désespérée. Tout doit toujours être pareil, sans solution, éternellement. Les riches doivent toujours écraser les pauvres. Les nations et les peuples se heurtent et s'affrontent dans des luttes sans cesse plus vaines. Tout ce qui n'est pas à l'échelle des grandes masses est inexistant. Seul l'œil public accorde une valeur. Le spectacle du monde doit être compris de fond en comble par tout lecteur ouvrant son journal, qui veut être spectateur de tout et acteur de rien, ou de bien peu. Alors pourquoi l'ouvre-t-il ? Pour qu'on lui

raconte une fois de plus qu'il a tout compris, et qu'il n'a guère qu'à feuilleter rapidement pour conclure une fois de plus qu'il n'y a « rien » dans l'actualité, ce qu'il était venu contrôler qu'on lui corroborait bien exactement ? Que les vedettes et les rois de la finance sont des salopards comme lui-même, mais plus chanceux ? Que tout va toujours de mal en pis ? Mais toutes ces larces sont des baudruches devant ma vie et ses préoccupations tellement plus importantes. Qu'ai-je à faire de gens célèbres que je ne connais pas, et qui ne savent pas non plus que j'existe ? Que font-ils donc de plus que moi qui les rend remarquables ?

TERREUR ET FLATTERIE EN COMMUNICATION

Expériences génétiques, méthodes de torture ancestrales, sexualités déviantes et cruelles, accidents, catastrophes humaines, technologiques ou surnaturelles, que va-t-on pouvoir inventer en terme de nouveautés ignobles, atroces, liquéfiantes de trouille ? Nous-mêmes avions imaginé les humanitaires (Voir *Ceci-Cela*, les news de *Gigabrother.com*) assez mignons tous comptes faits. On peut toujours tabler sur *Donatien Alphonse François de Sade* et ses *120 Journées*, qui restent un monument indépassable de terreur froide, et cela d'autant plus que la plus grande partie du livre est restée à l'état de plan ; les sévices classés par ordre de cruauté venant en dernier sont énumérés comme les complices d'une petite entreprise. L'effet est trouillant. D'ailleurs rarement lu sans doute, puisque simplement glissant et pas attirant une seconde. On en ressort lessivé, passé au crible, démantibulé, dépeccé, la tête ailleurs... ça change les idées du tout au tout. Le journalisme lui-même, qui adore les

enfants torturés, séquestrés, battus, violés, démembrés, mangés, n'oserait pas publier les dernières pages du livre de *Sade*.

Va-t-il falloir créer des sections « terreur » dans les écoles de journalisme ? Leur cynisme n'ira pas jusque-là ; et à quoi serviraient ces sections puisque le journalisme en entier est affecté à menacer, faire subir, désorienter, intimider, faire perdre confiance en soi, amoindrir, humilier, multiplier les lésions d'amour propre ? Il n'y a pas jusqu'aux recettes de cuisine qui ne vous envoient pas dire votre grande ignorance en matière de préparation de plats. Tout en vous flattant très basement, bien sûr.



IMPRIMER LA GRAND'PEUR DANS LA CHAIR

La chose imprimée (voir nos Geournaux précédents), quel que soit le rayonnement de sa diffusion, fait directement autorité. Cela vient dans la mise en page ; la forme exprime l'attention générale dans le fait qu'elle la désigne en la visant.

Aucune certitude ne peut venir permettre l'évaluation d'une « cible » précise et de la quantité de lecteurs qui la compose. La chose imprimée est une déclaration universelle dans sa forme même. Publiée, elle devient connue, objet de la connaissance publique, quelle que soit sa portée réelle. Mais justement tout se public et se trouve de moins en moins perçu ; la confusion instaure son règne sur les moyens de compréhension du monde de chacun ; plus rien ne s'estime sûrement. C'est l'efficacité qui devient une notion introuvable ! Le mal de mer s'empare de tous.

La Journalosophie est la dernière incarnation, sur le mode sarcastique et gougnard, de la métaphysique, laquelle se détériore au détriment de sa crédibilité comme de sa dignité, dans les lignes toujours plus bavuses et torves des publications sur tous supports confondues.

Ce monde en papier de soie, papier crépon, papier mâché, recyclé, nous avons l'audace de vouloir en être la quintessence.

L'apothéose Journal, médiane, son ultime luxe ! Notre papier va se raffiner et se valoriser bien au delà du papier billet, qu'on tente tant d'éjecter.

Nous serons, sommes en somme déjà le dernier papier...

La papellité dans toute sa splendeur, à son grammage on devra rendre grand hommage.

LA MÉDIocre QUALITÉ DES SPECTACLES ET DES RÉCITS S'APPUYANT SUR L'HORRORISME

Edgar Poe en tête, tout ce qui s'appuie sur le ressort de l'horreur, de l'angoisse est par principe d'origine journalistique et feuilletonnière. On tremble délicieu-

sement, d'autant plus qu'on est plus tranquillement tapi au fond de son lit douillet, loin de tout danger réel, que ces histoires éloignent encore.

La notoriété vaut pour elle-même, sous quelque prétexte. Autant vaut la mienne à mes propres yeux. Puis ce spectacle permanent et stable dans son essence que donnent quotidiennement les parutions de tous ordres n'est égal et continu qu'en tant qu'il est répété quotidiennement ; en vérité si faux et absurde, que quelques jours sans ce discours, cette leçon sans cesse radotée, feraient disparaître à jamais cette vision du monde. Vague collage de fiches de journalistes, « marionniers » amalgamés au petit bonheur la chance et qui se sont validés au travers des habitudes, les « comports éternels » de l'humanité ne tiendraient pas

le choc jusqu'à la fin de la semaine, sans la harassante répétition des mêmes poncifs que personnes ne semblent savoir bien retenir, et pour cause. Il faut inculquer le monde seconde par seconde aux nouvelles têtes blondes et le resservir à tout le monde, de l'accroche aux définitions des mots croisés. Il faut apprendre le monde par cœur et on ne le retient jamais.

On passe ainsi à côté de la vraie richesse secrète, laquelle ne fait pas les manchettes. Elle se réserve à celui qui sait l'attendre et la laisser s'approcher de lui, patience et contrôle, barrière mentale contre le terrorisme communicatif. L'univers prétendument si vaste se réduit soudain à un placard à balais ; c'est le sentiment le plus difficile à surmonter, que celui de cet effondrement des hausses grandeurs. Tout devient encore plus triste et cafardeux, pendant qu'une petite lumière plus claire et vraie se met à briller bien plus modestement que les gros phares qui s'éteignent autour de soi. Alors un sentiment moins asservi, plus dégagé, monte.

APOTHÉOSE JOURNALOSOPHIQUE

Notre intuition du Gejournal 2 s'avère plus que fondée par la suite des événements. La métaphysique s'achève bien, dans sa version ultra simplifiée, dans le journal. Le média raffine ses accroches avec les moyens d'une poésie (collant à une production poétique et la falsifiant de près) toujours plus puissamment orchestrés – le monde se réduit à la taille du journal ; ou le journal s'enfle à l'échelle cosmique. C'est le fond du tiroir qui l'emporte toutes catégories confondues. Bravo le fond du tiroir. Cynisme, terreur, torture par les images s'allient subtilement pour dégager un sentiment sinistre et désespéré d'un grand achèvement artistique. Le journal devient vraiment la véritable horreur qu'il a toujours été, le bubon qui empêche toute possibilité autre que celle qu'il est. Le couteau est tordu dans la plaie.

Nous disons la même chose que tout journalisme. Avec la différence que nous disons ce que nous faisons, et que nous visons à terrifier la terreur pour la

POUR LE PLAISIR

C'est en rendant visite à une boutique de téléphone, et après avoir expérimenté la gentillesse joueuse et appliquée de Jasmina, l'employée, que



Tout ce qui importe en ce monde est l'utilité, l'application économique, la rentabilité de toute chose. Au delà même de l'utilité, ou de l'inutilité, c'est la résultante financière qui fait autorité dans l'univers prédominant de l'employé et du prestataire. Les frictions entre loisir et travail s'estompent au profit d'une égalisation des rapports, sans conflit. Travailler ou se reposer s'inscrivent dans la même disponibilité heureuse. L'activité sans rapport d'argent est un instant de détente et d'expérience personnelle dont la sphère professionnelle profite aussi pleinement, les contradictions disparaissent au profit d'un épanouissement authentique de l'individu.

En vérité c'est l'implication de l'employé qui devient un modèle d'immersion totale de la personne. Si les activités « extraprofessionnelles » de l'employé re-

pulvériser d'un souffle. Y parviendrons-nous ? Notre journalisme est plus fondamental de se savoir agissant par la poésie. Il est moins désespéré de ne pas être tout à fait la proie de lui-même. Terreur pour terreur, la terreur reste l'usure et la vieillissure dont un vieux monde crève avec usure. Nous serons celle qui est la plus douce, la plus tendre, la plus bénéfique, la moins cruelle hors de la nécessité. Nous asphyxions sans méchanceté, avec amour, en famille. Nous ne sommes pas sans être très proches, très attachés à ce que nous vitupérons, que nous tançons, grondons, exterminons finalement le plus fatalement quand nous faisons silence.



ce qui va suivre est venu. Il faut comprendre les deux situations symétriques décrites. D'une part celle des loisirs de l'employé, dont l'expérience privée rejait positivement sur son travail, d'autre part celle de l'esprit libre, dont l'expérience au contact du monde de la rentabilité économique influe sur sa propre production non lucrative et qui l'y engloutit sans résultat financier d'aucune sorte. D'un côté le temps libre, pour ceux dont la vie est accaparée par l'emploi, verse son apport dans leur activité professionnelle, de l'autre côté, pour ceux dont la vie est orientée vers le temps libre, les moments où l'argent les accapare se versent dans leur occupation non lucrative, brûle des fonds sans aucune perspective financière. Ces deux mouvements ne sont pas décrits comme antagoniques, mais conjoints, circonvolués l'un dans l'autre, avec d'autres.

bondissent sur la qualité du service qu'il prodigue, c'est parce que plus rien ne s'oppose au bonheur total de vivre dans la solidarité en communauté. Les boîtes d'audit elles-mêmes incitent les entreprises trop fouineuses à ne pas se mêler du temps libre de leurs employés, parce que, justement, cela s'appelle temps libre, et que tout le monde y gagne.

Ce succès accélère la marche sociale vers un horizon toujours plus insoupçonné à force de paraître plus évident. Tout devient plus simple, plus facile, plus clair et justement partiellement obscur et incontrôlé. La masse d'informations produite sur le même principe asphyxiant transforme tout point de vue autre en une inextricable et inutile énigme, que pour apercevoir l'œil manque. Le visible et l'invisible ne communiquent plus, étanchéifiés.